

Mes mémoires sur la guerre d'Espagne et l'exode de 1939

En 1936 j'avais cinq ans. Nous habitons à Barcelone. Le souvenir de ma petite enfance était une vie heureuse auprès de mon père José, ma mère Conchita, et mon frère Helenio. Mon frère et moi étions baignés par l'amour profond qui régnait entre mes parents, sentiment qui s'étendait aussi à l'humanité entière (mon père d'idées avant-gardiste, disciple de Gandhi; ma mère d'une générosité éclairée envers son prochain qui ne s'est jamais démentie jusqu'à son décès deux mois avant son 93e anniversaire).

Ils travaillaient tous les deux:

- maman à la maison en tant que couturière. Elle avait neuf ans lorsqu'elle est entrée en apprentissage chez un tailleur et elle n'a plus jamais lâché ciseaux et aiguilles, toujours avide d'en apprendre davantage sur ce métier qu'elle adorait.

- papa coiffeur de métier et surtout grand militant à la C.N.T. (Confédération Nationale des Travailleurs); notre maison était souvent lieu de réunions, de débats pour refaire un monde meilleur, plus libre et plus humain. J'assistais à ces débats idéologiques, tapie sous la table abreuvée de vives discussions sans dont je ne saisisais certainement pas toute l'essence. Mais je ressentais combien leur lutte, leur espoir étaient grands.

La guerre a tout détruit, tout balayé : mon père est parti au front. Il n'a jamais porté un fusil, une arme - refusant de tuer un homme fut-il son ennemi, mais cela ne l'a pas préservé ; nous l'avons revu à l'hôpital à Barcelone, blessé à la tempe gauche, tout le côté droit paralysé... Dès qu'il a un peu récupéré il est reparti rejoindre ceux qui se battaient.

C'est alors que Barcelone est tombée entre les mains des fascistes et que l'exode a commencé vers la France, pays limitrophe et ami de la liberté, en février 1939.

Le chemin de l'exil est très dur : les avions fascistes nous mitraillaient. Quand nous les entendions, il fallait vite aller se cacher sous les arbres pour échapper à leurs balles. Les bas-côtés des routes étaient encombrés de tout ce que les émigrants avaient emporté en quittant leur foyer et dont ils se séparaient; leurs forces ne leur permettaient plus de les trainer à dos d'homme. Des voitures aussi gisaient çà et là, par manque d'essence. Quant à nous, notre fuite ayant été précipitée, nous n'avions sur nous que les habits que nous portions pour aller à l'école et maman un petit panier où elle avait son ouvrage : une pelote de laine et un crochet. Nous avons pu bénéficier d'une ambulance réquisitionnée pour une femme enceinte et quelques dirigeants du mouvement républicain de Barcelone. Avant d'arriver à la frontière du Perthus, ils ont partagé entre eux l'argent qu'ils avaient, mais à la fin du partage, il restait un billet de 1000 francs qu'ils ne pouvaient pas diviser : ils l'ont donné à maman. N'ayant ni sac à main, ni porte-monnaie, elle l'a glissé dans la pelote de laine. À la frontière, les gendarmes prenaient argent, bijoux, tout ce qui avait de la valeur, aux émigrants. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés à Canet-Plage avec le seul billet sauvé grâce à la pelote de laine ce qui a permis de louer une maison pour tous. Maman a tout de suite cherché du travail. Elle a été embauchée à temps plein dans un restaurant, où elle gagnait de quoi acheter un litre de lait par jour pour Helenio et moi, et une boîte de fromage de "La vache qui rit par semaine" !!! (l'exploitation des clandestins, des malheureux a toujours existé)

La femme enceinte a été hospitalisée à Perpignan. Tous les copains sont partis dès que la totalité du billet a été dépensée. Nous avons dû aussi quitter la villa ne pouvant plus en assumer le loyer.

Le garde-plate nous a secourus en aidant ma mère à trouver un nouveau logement (en contrepartie, elle devait garder les lieux, en assurer le ménage et en l'absence des propriétaires prendre soin de leur grand-mère).

De même, il a fait preuve d'une grande humanité suite à la délation de "personnes bien intentionnées" dénonçant qu'il y avait des émigrés, une femme et deux enfants. Il a répondu aux gendarmes qui venaient pour nous emmener dans les camps des réfugiés : "Mais que lui voulez-vous ? Cette femme travaille et ne fait de mal à personne, avec ses deux enfants" ! Et les gendarmes sont partis sans insister. C'est ainsi que nous sommes restés clandestins, mais libres.

Environ un an après notre arrivée en France, grâce à l'intervention de la Croix-Rouge, nous avons appris que notre père était dans le camp de Barcarès, pas très loin de Canet-Plage. Nous sommes vite allés le voir, à pied en longeant le bord de mer, n'ayant pas l'argent pour payer le déplacement.

Les réfugiés étaient parqués sur la plage, enfermés derrière de hauts barbelés, et à l'extérieur de la clôture, tous les vingt mètres environ de très grands hommes armés gardaient les prisonniers. C'étaient des Sénégalais, à la peau très noire. J'ai été très impressionnée d'en voir autant, avec des fusils, pour surveiller comme des criminels les réfugiés parmi lesquels se trouvait mon père. Les retrouvailles ont été émouvantes, larmes de joie et de peine... mon père, prisonnier, handicapé à vie, mais vivant !

Au moment de la cueillette des fruits, mon frère, âgé de onze ans, a travaillé à la récolte des pêches. Il a reçu un petit salaire (enfant et réfugié clandestin...). Quand, tout fier d'être parmi les grands, il a remis l'argent à ma mère, elle lui a dit "nous le donnerons à papa quand nous retournerons le voir, si tu es d'accord". Et en recevant ce don de son fils, mon père lui a caressé la tête et lui a dit : "Em comprare un diccionari, axi quan sortire, parlere francès" (je vais acheter un dictionnaire, ainsi quand je sortirais je parlerais français). Et il l'a fait ! Ce dictionnaire, plus précieux que de la nourriture ou des vêtements dont il manquait, est toujours dans la famille.

Maman travaillait toujours dans le restaurant : servir, desservir, nettoyer les tables et la vaisselle, faire le ménage, et dans les moments d'accalmie, repasser le linge de table. Un jour où elle accomplissait cette dernière tâche, alors que des clients étaient encore dans le restaurant, une cliente a remarqué la façon dont ma mère maniait le fer à repasser et le linge et lui a demandé :

- Êtes-vous couturière ?
- Oui, a répondu ma mère
- Accepteriez-vous de venir chez moi à Perpignan, pour vous charger de l'entretien du linge ?
- Je veux bien, mais je n'ai pas l'argent pour le transport.
- Tenez (lui a-t-elle dit en tendant un billet) et voici mon adresse. Je vous attends.

C'est ainsi que notre situation s'est améliorée : maman percevant un salaire plus convenable. Elle partait en tramway le matin à Perpignan et revenait le soir apportant dans une gamelle le repas qu'elle recevait pour son déjeuner de midi.

Elle n'avait rien mangé, conservant la totalité de cette nourriture pour ses enfants.

Nous étions bien nourris, mais se privant pour nous elle dépérissait de jour en jour. Si bien qu'elle s'est évanouie pendant son travail chez cette dame. La maîtresse de maison très surprise s'est enquis auprès de sa bonne et a découvert la façon dont ma mère se privait pour nous.

Quelques jours après, elles se sont présentées , toutes les deux, chez nous, chargées de nourriture, (surtout de produits alimentaires à longue conservation, pain, pâtes, riz.... Je garde, être autre, le souvenir d'une grande boîte de confiture de 2 kilos !) Mon frère et moi nous étions émerveillés, heureux devant toutes ces bonnes choses... mais ma mère a éclaté en sanglots.

- il ne faut pas pleurer a dit la bonne; tout ça c'est bon !

- Oui, a répondu ma mère; mais la charité est très bonne à donner, mais très dure à recevoir.

C'est grâce à cette dame, au grand coeur, à la charité intelligente, que nous avons pu retrouver une vie normale. Non seulement elle nous a donné de la nourriture tout de suite, mais surtout elle a aidé maman pour qu'elle s'en sorte par ses propres moyens : elle lui a proposé de s'acheter une machine à coudre à crédit (crédit dont elle se porterait garante si besoin était), ce qui permettrait à ma mère d'exercer son métier à domicile. En sortant de la boutique, lors de l'achat de cette machine, elle lui a donné une plaque émaillée portant le mot "COUTURIÈRE" à mettre devant sa porte (elle-même avait été couturière avant son mariage et venait de lui offrir sa propre plaque).

Mes parents ne sont plus en vie et cette dame dont j'ai oublié le nom, certainement non plus, mais la machine à coudre -à pédale, de la marque Singer- est toujours vaillante , prête à fonctionner dès que je fais appel à ses services.

D'autres faits et gestes de personnes mal intentionnées hantent ma mémoire et sont trop douloureux pour que je puisse les évoquer. Mais la pensée de ce que mes parents ont vécu, à l'image de milliers d'autres émigrants d'hier et d'aujourd'hui me bouleverse toujours.

Par contre il m'est très agréable d'évoquer le comportement du garde-plage qui a su écouter sa conscience plutôt que de faire aveuglement son devoir. Comment oublier cette dame (dont j'ai oublié le nom) qui nous a permis de sortir de l'ornière et de vivre dans la dignité en nous tendant une main bienfaitrice. Qu'ils en soient sincèrement remerciés.

Nereida Martinez - 23 avril 2016

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com